

## RUE DE L'ENTRE DEUX MONDES

Tout a commencé dans cette rue pentue qui fait la transition entre gris clair et gris foncé, deux quartiers de la ville dont l'un est plutôt branché, l'autre plus populaire. À mi-chemin de la pente on y trouve installé tout au fond d'une cour un petit restaurant appelé l'Entre deux mondes.

C'est un établissement un peu particulier dans lequel on rencontre *des gens de toutes conditions*, comme l'aurait chanté Brassens. Des gens aisés et d'autres plutôt modestes, des habitants du quartier comme des gens de passage, bourgeois ou bohèmes, étudiants ou chômeurs, artistes, retraités ...

Le service y est assez rudimentaire, mais les plats que l'on y sert sont vraiment excellents, tous faits de produits frais.

Le cadre est sans chichis : la salle est fonctionnelle et sobrement meublée bien qu'on puisse observer quelques jolis tableaux accrochés sur les murs. Ce sont des œuvres originales d'artistes peu connu(e)s, mais de belle facture. Curieusement, elles ne s'exposent pas, non, elles habitent les lieux, elles occupent la place comme pour vivre avec vous ce moment du repas ...

Ici, la vie semble suspendre un peu son rythme habituel, offrir un ralenti qui permet à chacun de savourer l'endroit et les plats que l'on y mange. C'est un lieu singulier qui pousse à la rencontre et les rencontres, même les plus insolites, deviennent habituelles.

C'est à l'*Entre deux mondes*, ce petit restaurant logé tout au fond d'une cour à mi-pente de cette rue qui fait la transition entre le gris clair et le gris foncé, que tout a commencé par un midi d'automne ...

## Un jour de novembre

Comme chaque jour de la semaine, Louis vient prendre son déjeuner à l'*Entre deux mondes*, ce petit restaurant à deux pas du bureau. Il a déjà beaucoup travaillé ce matin et compte bien profiter de cette heure du repas pour s'offrir une pause.

À peine est-il installé que le serveur l'informe qu'il devra patienter un peu plus que d'habitude en raison d'un problème en cuisine qui entraîne un retard au service : pas de quoi contrarier notre homme qui, au contraire, y trouve un bon prétexte pour prolonger un peu ce moment de répit auquel il aspirait.

Accoudé à sa table, il attend sa commande en regardant dans le vague, plongé dans ses pensées ou dans le vide, ou peut-être dans rien ... Il lorgne par la fenêtre sans regarder vraiment jusqu'au moment précis où il voit arriver pour la première fois un curieux personnage : un homme âgé, vêtu d'un vieux bleu de travail et coiffé d'un bonnet, qui se dirige avec difficultés vers l'*Entre deux mondes*. Il se déplace comme le ferait un pantin, d'une marche mécanique entrecoupée d'arrêts, de pauses durant lesquelles il reste pétrifié, totalement immobile. On le croirait guidé par quelqu'un d'autre que lui, par quelqu'un d'extérieur qui actionnerait les boutons d'une télécommande et qui passerait successivement du bouton *play* au bouton *pause*. Bref, quelqu'un d'autre que lui qui décidant de son sort ...

Louis reste assis et l'observe en témoin inactif. Puis, en mesurant l'effort que doit faire le gaillard pour tracer son chemin, il sort de sa relative torpeur, se lève et ouvre la lourde porte d'entrée en disant : *allez-y à votre aise, je vous en prie !* Hélas, loin d'apprécier le geste, l'homme dont le visage crispe à son approche le foudroie du regard et réplique sèchement : *Laissez-moi faire, ça ira !* et surenchérit *Laissez-moi passer s'il vous plait, vous me gênez !*

Curieux zigoto, pense Louis qui ne sait pas s'il s'agit d'un animal blessé ou d'un sale caractère. Encore tout perturbé de s'être fait si vertement rabrouer, il regagne sa place où le serveur vient d'apporter son plat. Un de ces petits plats dont il raffole (Saumon cuit à l'unilatéral sur lit de courgettes poêlées au citron confit et sauce hollandaise à l'estragon) et qui lui fera vite oublier l'incident, se dit-il.

Il entame son repas, mais ne peut s'empêcher d'observer discrètement ce curieux personnage aux gestes saccadés. Maintenant, il est entré dans la salle où il s'est laissé massivement tomber sur la première chaise qui se présentait à lui. Il saisit la carte plastifiée où figure le menu et l'agite nerveusement pour capter l'attention du serveur auquel il dicte sa commande en un trait continu : *un menu complet, un verre de vin à consommer ici plus une bouteille d'eau et un potage ... à emporter !* et ponctue d'un *s'il vous plait* qui ressemble davantage à un *et que ça saute, je vous prie !*

Sitôt servi, il attaque son repas qu'il enfourne en quelques gestes brusques. Ensuite, il s'essuie machinalement les moustaches d'un revers de la main et réclame l'addition. Une fois la note en main, il triture ses poches, en fouille et farfouille les recoins pour en tirer des sous à l'exact montant dont il doit s'acquitter.

Puis, précédé d'une vieille canne qui a connu au moins trois guerres et qu'il pointe devant lui, l'homme se remet en chemin de son pas mécanique, sans regarder personne et sans le moindre mot ...

Les clients présents ce jour-là ont remarqué la scène sans en faire grand cas alors que Louis, lui, reste turlupiné par ce qu'il vient de vivre et aimerait bien comprendre à qui il a à faire.

Une semaine s'écoule et revoici le gaillard animé de la même pantomime que la semaine précédente. Hélas, comme c'est souvent le cas le vendredi, jour du poisson, toutes les tables sont occupées : où pourrait-il prendre place ?

Louis est là, comme à son habitude. Il a bien remarqué l'entrée de celui qui, il y a huit jours à peine, l'avait vertement éconduit. Mais, comme il est par nature sensible au sort des autres autant qu'il curieux d'en savoir un peu plus sur cet *homme pantin*, il va à l'abordage : après tout se dit-il, si l'ours est mal léché, il ne devrait pas mordre. Alors, profitant de l'instant où leurs regards se croisent, il lui indique d'un geste de la main qu'il reste de la place à la table qu'il occupe.

L'homme, telle une girouette sous une rafale de vent, pivote brusquement sur lui-même en balayant du regard l'ensemble de la salle et doit bien constater qu'il n'y a guère d'autre place où il puisse s'installer. Alors, il hésite, s'approche à petits pas et balbutie :

- *Euh ! vraiment, ça ne vous dérange pas ?*

Louis lui explique qu'ici, les jours de grande affluence, c'est ainsi qu'on procède : on partage la table avec qui se présente. Et il ajoute : *prenez place. Moi, je m'appelle Louis, et vous ?*

- *Victor, Victor LEROI* répond notre homme encore tout surpris de l'hospitalité qui lui est réservée.

- *Pas fâché d'être arrivé à bon port*, ajoute-t-il manifestement éprouvé par l'effort que lui réclame la marche.

Et une conversation s'engage, faite de banalités :

Victor,            *On mange très bien et pour pas cher, ici !*

Louis,            *Oui, et les plats sont variés !*

La teneur de ces premiers échanges n'a que peu d'intérêt, mais un premier contact a été établi qui en appellera d'autres. Louis est assez fier d'avoir rompu la glace et apprivoisé l'ours. Il est loin de savoir vers quelle étrange histoire tout cela va le mener...

\* \* \*

Leurs rencontres deviennent progressivement plus fréquentes et bientôt, se retrouver à l'heure du déjeuner devient une habitude. Victor se montre moins farouche, il parle un peu de lui. Bien qu'il ne soit pas homme à en faire étalage, il livre au compte-gouttes, des bribes de son histoire. Il parle de cette fichue maladie qui l'accable (le Parkinson), de sa séparation récente d'avec la femme avec laquelle il vivait depuis 45 ans et des soucis domestiques qu'engendre la rupture et qu'il lui faut régler, etc. Ainsi, sous les apparences d'un ours mal léché se cache plutôt un être meurtri. Un homme arrivé loin sur le chemin de la vie qui doit affronter seul la fin de son trajet.

Le ton devient tout autre quand Louis lui demande « *quel était ton métier ?* » Là, Victor se dresse droit comme un « I » et s'anime : il parle de ses débuts comme ouvrier tôlier (juste après la guerre) puis de cette opportunité que lui offrit Paul GALLIOT (un célèbre galeriste) en l'engageant comme ouvrier pour le montage d'expositions et chez qui il fera carrière. Avec lui, dit-il, j'ai fait plusieurs fois le tour du monde : Tokyo, Berlin, New York, Paris, ...

Très tôt, il montre son intérêt pour les objets exposés (notamment des objets d'Arts premiers) ainsi que son savoir-faire de travailleur manuel. Il confirme son talent en réparant de façon magistrale, des pièces endommagées durant le transport. C'est avec patience et régularité qu'il perfectionne ce savoir-faire au point d'en devenir, quelques années plus tard, un expert internationalement renommé en matière de restauration d'œuvres. Durant toute sa carrière, sans jamais en faire état à quiconque, il se mit également à sculpter ses propres œuvres qu'il qualifiait humblement de *petites sculptures* <sup>(1)</sup>.

Le récit est passionnant et Louis l'écoute sans dire un mot jusqu'à l'arrivée du serveur qui suspend leur échange en apportant leurs plats : mignon de veau, sauce échalotes au vin blanc et pommes grenailles. Enfin, au moment d'entamer le dessert (crème brûlée au gingembre) et de clôturer le repas, Victor dit encore en parlant de ses œuvres : *tu verras, un jour je te montrerai ...*

(1) *Louis dira plus tard qu'il s'agirait plutôt de grandes sculptures ... en petits formats.*

## Vers la fin de décembre

Voici plusieurs jours que Victor n'est pas venu et Louis s'en inquiète. Même si le dîner semble bien alléchant, il l'entame sans grand appétit et ne peut s'empêcher de surveiller la cour en se disant que peut-être aujourd'hui, il viendra... Et, deux coups de fourchette plus tard, voici Victor qui arrive et prend place à la table où déjeune Louis en disant tout de go : *j'étais un peu souffrant, mais à présent, ça va !*

Victor a l'œil qui brille, le regard pétille un peu comme celui qui s'apprête à vous faire une farce. Avant même que débute une conversation, il sort d'une poche un morceau de métal qu'il pose sur la table, sans dire le moindre mot. Louis observe l'objet puis, du bout de l'index, le fait pivoter lentement sur la table pour en cerner différentes facettes. Ensuite, il le saisit et le pose délicatement au creux de sa main gauche qu'il garde bien ouverte (il s'agit d'une pièce en bronze, assez lourde, polie sur un côté, mais restée brute sur l'autre) et, toujours sans rien dire, Louis tend la main droite en direction de Victor avec l'air de lui dire : *et la suite ?*

Victor s'amuse de la scène : il concède un sourire, marque un petit temps d'arrêt puis replonge la main dans une de ses poches dont il extrait, d'un geste tout en douceur, un second élément. Comme pour le premier, il le pose sur la table sans dire un mot ...

Louis s'en empare aussitôt, le manipule un peu, l'observe brièvement, place les pièces face à face et les accole : elles s'emboîtent parfaitement !

L'œuvre est abstraite ou suggère subtilement deux êtres qui s'enlacent. L'objet est lourd, mais la sculpture est légère et dense à la fois, elle évoque tout autant ce qui nous est familier que quelque chose d'étrange ou de plus insolite : il s'agit bien d'une œuvre capable d'émouvoir et Louis est ému.

Dans ce jeu silencieux, Victor a sondé son ami, l'a testé, l'a mis à l'épreuve. C'est à une forme discrète de rite initiatique que l'on vient d'assister ! Le rite est accompli et Louis peut accéder au monde de l'artiste qui vient de trouver en lui un complice. Victor est manifestement satisfait du petit numéro qu'il vient de jouer, mais il est aussi inquiet : *l'Entre deux mondes* va fermer ses portes durant semaines pour le congé d'hiver.

Deux semaines sans se retrouver à deux autour d'un bon dîner et sans un ami à qui parler, c'est long ! Peut-être pour raccourcir le terme, Victor dit alors : *Passe un jour à la maison et je te montrerai d'autres pièces* dit-il avant de quitter son ami.

Maintenant, l'hiver bat son plein et l'année se clôture comme un volet baissé sur un temps de la vie ...

## Un matin glacé de janvier

Comme Victor l'y avait invité, Louis vient lui rendre visite au n° 35 de la rue de l'Entonnoir. La rue de l'Entonnoir est une rue courte et « cernée » par deux transversales fermant toutes perspectives, ce qui donne l'impression un peu désagréable d'être dans un espace clos. Elle aurait pu s'appeler « *rue du Très peu pour moi* » se dit Louis.

La façade du 35 est faite entièrement de briques rouges, ce qui la distingue de toutes les autres maisons de la rue aux façades enduites et peintes et dotées d'un balcon. Ici, point de balcon, mais un petit *bow window* couvert d'un toit d'ardoises. Soit, le froid est si vif et piquant qu'il ne se prête guère à l'observation de l'architecture locale. Louis est impatient qu'on lui ouvre : par trois fois, il actionne la sonnette avant que Victor n'entrouvre la porte et restant à demi camouflé derrière elle et fasse entrer son hôte : entre, ici à droite au fond du couloir !

En venant ici, Louis ne s'attendait pas à découvrir un intérieur bourgeois aux parquets bien cirés et aux meubles de style, mais ce qu'il y découvre va bien au-delà de tout ce qu'il pouvait imaginer : ici, il est dans l'antre de l'ours !

L'endroit est exigü et terriblement sombre. L'unique fenêtre dont est pourvue la pièce voit ses vitres occultées à l'aide de papier kraft tandis qu'au plafonnier, une ampoule de faible puissance semble s'exténuer pour amener malgré tout un petit peu de lumière. Je comprends mieux pourquoi Victor n'invite jamais personne à pénétrer chez lui, se dit-il.

Il faut quelques minutes pour que sa vue s'adapte à cette semi-obscurité et pour qu'il mesure l'ampleur du fourbi : des ustensiles de cuisine usagés y côtoient des pinces, des gouges et des ciseaux à bois, des bobines de fil de fer, des boîtes remplies de boîtes et d'autres de sachets, etc. Ce qui lui sert de table est tellement encombré qu'y déposer, ne serait-ce qu'une tasse, relèverait de l'exploit.

Parmi cette panoplie plutôt hétéroclite, il distingue néanmoins quelques objets africains accrochés sur les murs de la pièce, dont un masque Pendé <sup>(1)</sup>, une toile Mbuti <sup>(2)</sup>, un fétiche Ashanti <sup>(3)</sup> et d'autres choses encore (des objets dont il ne connaîtra l'origine et la nature exacte que plus tard). *Ah ! Voici donc ce dont est fait ton univers*, dit-il en se tournant vers Victor qui lui réplique laconiquement : *je sais, c'est grave ... !*

<sup>(1)</sup> *Masque funéraire (RDC)*

<sup>(2)</sup> *Peintures au charbon de bois et latex sur toile d'écorce battue (aubier) - Pygmées des forêts d'Ituri (RDC)*

<sup>(3)</sup> *Poupée Ashanti : fétiche de fécondité (Ghana)*

Victor est tendu, semble sur le qui-vive. Plusieurs fois il demande : *es-tu sûr d'avoir bien fermé la porte derrière toi ?* Au moindre bruit dans la rue, il sursaute et questionne à nouveau : *la porte est bien fermée, tu en es sûr ?* L'homme est manifestement inquiet : il s'agite nerveusement, regarde en arrière par-dessus son épaule comme pour bien s'assurer que personne n'est entré dans les lieux. Louis tente de le rassurer : *sois sans crainte, j'ai fermé le verrou ... à double tour !*

Malgré le message qui se veut rassurant, il s'agite encore, soulève, triture et déplace mille et un objets entassés sur l'assemblage sommaire de tréteaux et de caisses surmonté de deux planches disjointes qui lui sert de table. Il en extirpe, non sans difficultés, une sculpture de très petit format : *tiens, voilà ce que je voulais te montrer ... qu'en penses-tu ?*

Louis saisit l'objet qu'il examine, sans bien cerner ce dont il s'agit, et adresse un regard interrogateur à Victor qui lui dit : *si ça t'intéresse, reprends-la chez toi, tu me la rapporteras d'ici un jour ou deux !* Et il enchaîne aussitôt : *bon, maintenant excuse-moi, je suis fatigué, je dois me reposer ... on se verra plus tard !*

Mais, c'est qu'il me fiche à la porte, pense Louis tout intrigué par ce soudain revirement d'attitude. Il n'insiste pas, salue Victor et s'en va ruminant ses questions : pourquoi m'invite-t-il à venir chez lui pour m'en chasser aussi tôt ? Pourquoi me confie-t-il une de ses œuvres alors qu'il les conserve si jalousement chez lui d'habitude ?

Il reste (provisoirement) sans réponses à ses interrogations, mais profite des quelques jours de congés dont il dispose pour faire une série de photos de l'objet confié. Un peu sous tous les angles, sous différents éclairages tantôt naturels, tantôt artificiels, les clichés se multiplient. Il en tire quelques épreuves qu'il compte bien montrer à Victor dès leur prochaine rencontre.

Celle-ci a lieu quelques jours plus tard, toujours au 35 de la rue de l'Entonnoir. Le temps est maussade et le ciel est couvert. Victor allume l'ampoule du plafonnier qui gratifie la pièce d'une lumière jaunâtre. Le fourbi semble encore plus important que la fois précédente et Louis remarque que certains masques ont changé de place ... Soit, il restitue la petite sculpture à Victor et lui montre fièrement quelques-unes des photos réalisées. Il les regarde attentivement les unes après les autres et s'exclame : *INCROYABLE ! C'est incroyable, je découvre des aspects de ma propre création que je n'avais jamais vus jusqu'ici, c'est incroyable !*

Tel un enfant qui redoute qu'on lui chipe la friandise qu'il tient entre les doigts, Victor, de sa main gauche, serre fermement les photos tout contre sa poitrine tandis que sa main droite

Extrait du fin fond d'un tiroir, deux nouvelles sculptures : *Tiens, regarde celles-ci, veux-tu également les reprendre et les photographier ?*

Louis est touché par cette marque de confiance autant qu'il est flatté que ses modestes talents de « photographe du dimanche » soient ainsi soulignés. Il tient dans ses mains les deux pièces que lui confie Victor, mais les regarde à peine : il est trop impatient de les ramener chez lui pour les prendre en photo. Il retarde l'instant de la vraie découverte comme on aime parfois différer le moment où l'on déballera le cadeau qu'on vient de recevoir.

En vingt-quatre heures à peine, le voici revenu avec œuvres et clichés qu'il a pris soin, cette fois, d'imprimer en un plus grand format et sur papier glacé. *C'est qu'elles ont de la gueule, ces sculptures !* dit-il en montrant les photos. Une fois encore, Victor affiche sa stupéfaction : *c'est incroyable, tes photos me font découvrir mes propres créations, j'y vois ce que je n'avais jamais vu jusqu'ici, c'est fou !*

Plusieurs séquences du même genre vont se succéder, amenant à chaque fois la même surprise chez Victor à la vue des photos, le même émerveillement chez Louis à la vue de nouvelles sculptures.

L'un et l'autre s'entraînent réciproquement dans l'impatience d'une prochaine découverte.

### **Le passage au-delà**

Jusqu'à présent, tout s'était déroulé dans cette même pièce parfois faiblement éclairée, parfois pas éclairée du tout et Louis s'est habitué peu à peu l'endroit, à ses odeurs, au fourbi qui y règne, mais dans lequel il sait bien désormais faire le distinguo entre un quelconque morceau de ferraille, une pièce travaillée ou une œuvre en devenir.

Aujourd'hui, les choses se présentent sous un jour nouveau. Avant même d'examiner les derniers clichés que Louis lui apporte, Victor pointe sa canne en direction d'une porte discrète tout au fond de la pièce et, tel un officier engageant la bataille en partant sabre au clair, sur un ton presque tonitruant, dit : *viens, suis-moi !* Et Louis, obtempère ...

Après avoir franchi cet espace confiné qui lui tient lieu de chambre, les voici engagés dans un couloir étroit dans lequel Victor se cogne tantôt du côté gauche, tantôt du côté droit. Il tangue comme un marin sur le pont d'un navire par un jour de gros temps. Il crapahute tant et plus, mais progresse vers la fin du couloir qui débouche sur un vaste atelier. *Suis-moi, suis-moi et tu vas voir !* répète t'il tout animé d'une belle énergie.



En effet, ici on peut y voir et y voir clair : une vaste verrière logée dans la toiture en pente baigne de lumière naturelle ce lieu de création, car c'est bien un lieu de création !

Dresser un inventaire de tout ce qui s'y trouve demanderait que s'y adonnent successivement au moins trois générations de Bénédictins.

Attention, ce n'est pas un désordre qui règne ici, mais c'est une atmosphère. Une atmosphère de stimulation de l'imaginaire où tous les objets vous incitent à la création.

Louis y ressent quelque chose qui, par certains aspects, ressemble à ce qu'il éprouvait enfant, devant une grande caisse toute pleine de briques LEGO : il ne savait jamais ce qu'il allait en faire, mais il était toujours certain d'en sortir quelque chose ... et il avait raison ! Soit !

Victor se tient debout au milieu de l'atelier, oscillant sur ses jambes : le bateau ne tangue plus, mais lui tangue toujours et reste silencieux. Il laisse à son ami le temps de découvrir l'endroit, son domaine. Ici, une tôle cintrée élégamment assise sur un socle imposant, là masque blessé qui réclame ses soins, etc.

Partout où le regard se pose, il découvre un objet qui raconte une histoire : oui, ici les objets parlent, racontent des histoires. Ils vous disent les blessures, les brûlures, les tourments qu'ils ont bien souvent infligés à l'artiste avant de devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Certains sont impudiques et vous disent l'intime qui habite notre homme, ses désirs, ses angoisses, ses fantasmes ...

Bien plus que dans un atelier, nous sommes dans la tête, dans le cœur, dans l'âme de l'artiste : Louis est ému, profondément touché !

Un long silence s'installe, comme une méditation, un souffle suspendu.

Il reprend la visite. Alors qu'il marque un temps d'arrêt un peu plus prononcé sur une pièce dressée sur le gros établi (une sculpture), Victor rompt le silence en disant : *c'est pour elle que je l'ai faite ; elle n'est pas au courant !*

Autant que l'œuvre elle-même, Victor lui montre donc l'amour qu'il porte encore à celle qu'il a quitté pourtant : Un vent de nostalgie, un instant de cafard ...

L'homme se ressaisit. D'un geste sec et précis, à l'aide de sa canne, il écarte du chemin ce qui lui fait obstacle et fonce droit devant lui jusqu'au poste à souder. Bien ancré sur ses jambes,

Cette fois, il s'adresse à Louis : *il te reste encore quelques jours de libres avant que de reprendre le travail, je crois. Voudrais-tu m'assister pour achever cette pièce ?*

Louis, l'employé de bureau, le photographe du dimanche, promu *assistant de l'artiste ...*  
Sans se prendre au sérieux, l'idée de jouer la partie est faite pour le séduire : il accepte !

Un nouveau rendez-vous est convenu pour demain ...

\*\*\*

### **Les frontières du possible**

Le projet qui anime Victor (achever une sculpture, aidé de son complice) se confronte rapidement aux entraves que lui impose cette garce de maladie. Son état de santé connaît des hauts et des bas. Entre les pertes d'équilibre et les mouvements incertains, il se déplace tantôt à l'aide de sa canne, tantôt à l'aide d'un déambulateur, mais il se déplace malgré tout. Hélas, pour maîtriser la flamme du chalumeau, c'est une tout autre histoire. Louis, bien qu'assistant zélé, montre bien vite les limites de son utilité dès lors qu'il s'agit d'appliquer la science de la fusion à deux métaux de natures différentes : ça tombe, ça colle, ça flanche, mais, ça ne soude pas !

Victor à beau dispenser ses conseils, suggérer des astuces ou tenter de reprendre les outils en main, rien n'y fait. La déception s'installe, la fatigue aussi : nous reprendrons demain !

Hélas, quelques demains de plus n'y apporteront rien. Victor est éprouvé et c'est sans trop y croire qu'il dit alors : *je ferai ça plus tard, dès que ça ira mieux ...*

Louis, lui, sait qu'il ne pourra jamais créer, forger, cintrer, façonner et polir, faire chanter le métal comme le ferait Victor. Mais un jour, se dit-il, de l'expérience peu commune partagée avec lui, j'en ferai une histoire. Je forgerai les verbes, je polirai les mots même les plus rugueux, je courberai des phrases que je fixerai ensuite sur le socle de tout ce qu'il m'a montré, de tout ce qu'il m'a appris ...

## **Le 9 janvier de cette année là**

C'est à l'*Entre deux mondes* qui réouvre ses portes tout au fond d'une cour, dans cette rue en pente qui fait la transition entre gris clair et gris foncé, que Victor et Louis s'installent et passent commande : une escalope de veau farcie aux topinambours, champignons et bintjes à la truffe.

Il y a fort à parier qu'une pavlova aux fruits rouges couronnera le repas ...

# **RUE DE L'ENTRE DEUX MONDES**

**Deuxième partie**

## Comme un rond rond dans un cercle d'amis

Le mois de janvier se termine et le souvenir des fêtes s'estompe tout comme s'éloigne celui des repas gargantuesques et autres libations festives typiques de cette période de l'année. L'*Entre deux mondes* renoue avec l'affluence des grands jours alors que Victor et Louis, eux, reprennent leurs habitudes en s'y retrouvant quotidiennement à l'heure du déjeuner.

Compte tenu de l'afflux constant de nouveaux clients que connaît la maison, la table qu'ils occupent se doit d'accueillir aussi d'autres convives. Ainsi, on voit madame Unetelle ou monsieur Untel qui viennent élargir autant le cercle des relations que le champ des conversations. C'est donc un nouveau cercle qui se forme et se transforme bientôt en un cercle d'amis. Notez que l'emploi du mot « *cercle* » est d'autant plus à propos que c'est autour d'une table ronde qu'ils se retrouvent. Une grande table ronde dont ils feront bientôt leur quartier général. Au gré des rencontres, les repas s'enrichissent de causeries très variées : politique, dressage canin, littérature, voyages, coût de la vie et, comme il se doit, gastronomie locale. Chacun y va de son petit commentaire ou de son anecdote authentique sortie tout droit de son imagination. Les échanges sont vifs, pétillants. Il arrive souvent que les phrases des uns se superposent aux phrases des autres, se télescopent au point que plus personne ne sache qui parle à qui, mais où chacun veut à tout prix apporter son écot à l'embrouillamini.

Même Victor, dont l'état de santé se dégrade pourtant, contribue aux débats et prend un plaisir manifeste à prolonger sa présence auprès de cette petite bande de ce qu'il faut bien appeler des *lurons délurés*. Ces compères qui forment ce qui ressemble de plus en plus à une joyeuse troupe au sein de laquelle chacun tient son rôle et donne la réplique au voisin : une troupe de théâtre, en somme.

Louis, lui aussi, apprécie ce souffle d'air frais qui agrémenté dorénavant ses temps de table. Il s'y voit même confier un peu le rôle de metteur en scène : il distribue la parole, suggère la réplique, attribue une place précise à chaque nouvel arrivant et tous se plient de bonne grâce aux caprices de sa mise en scène.

C'est ainsi que les midis à l'*Entre deux mondes* deviennent bien plus que le moment d'un *casse-croûte*. Ils sont aujourd'hui de véritables spectacles dans lesquels chaque nouvelle arrivée d'un client dans la salle devient comme une entrée en scène. La liste est longue de tous ceux qui sont venus prendre place, ne fut-ce qu'une fois, à la table ronde. Mais, retenons les fidèles, les abonnés, les inconditionnels :

- Tiago, dont l'arrivée est comme un rituel : Il avance en gardant les deux mains dans les poches et les coudes saillants. Il traverse la salle de bout en bout d'un pas très assuré en lorgnant au passage le contenu de l'assiette des clients installés. Puis, à l'approche du quartier général, il use sans réserve de sa voix de stentor et lance à la volée *mesdames et messieurs, mes hommages distingués, mais, j'ai faim ... garçon, s'il vous plait !* Il est grand amateur de lectures comme de prise de paroles en public. Avant même de s'asseoir, il se glisse dans la conversation en cours, quel qu'en soit le sujet. Quel que soit l'orateur et quelle que soit la phrase qui s'achève, Tiago y ajoutera toujours un *oui, mais ...* Jeté là comme une pincée de sel sur sa portion de frites. Fichtre, c'est que le gaillard aime prendre la parole et, dans ce cas précis, *prendre la parole* est le terme choisi. Mais, ce qu'il aime par-dessus tout, c'est de pouvoir placer SA conclusion à la fin du discours.

- Agathe, qui se croit chargée du fardeau de la vie : elle se déplace en poussant péniblement les pieds qui semblent lestés de plombs et complète l'effort en trainant au ras du sol ce sac qui pendouille tout à l'extrémité d'un bras ballant. Un large sac à main mou qui frôle le sol comme s'il avait pour projet d'en ôter la poussière. Enfin, pour elle s'asseoir est un bonheur qu'elle exprime d'un grand *Ouf* avant de commander son repas. Notez qu'elle est gourmande : elle s'inquiète toujours de la juste portion qu'elle aura dans l'assiette et qu'elle compare systématiquement à celle de ses voisins dès que son plat arrive sur la table. Pourtant, elle en mange rarement plus que la moitié arguant du fait qu'il faut toujours garder une place pour le dessert. Et de la place pour les desserts, elle sait s'en réserver!

- Adrien, fonctionnaire retraité de la catégorie *silencieux profond* qui se nourrit autant des conversations en cours que des repas consommés. L'apparente discrétion qu'il affiche n'enlève rien à sa présence bien réelle dans la troupe. Chacun sait qu'il écoute tout ce qui se dit : il n'en perd pas une miette et est capable, le cas échéant, d'exprimer son avis d'une simple mimique. Il faut dire également que le sieur est à la fois poli et grand mangeur, donc pas du genre à parler la bouche pleine ...

- Juliette, celle qui marche toujours d'un pas pressé et dont l'ensemble du corps semble poursuivre la tête qu'elle porte bien en avant. Dès son entrée dans la salle, elle vise la table ronde et les gens qui s'y trouvent et fonce droit vers son but. Le sourire qu'elle affiche traduit bien le plaisir qu'elle éprouve à retrouver la troupe. Il faut dire qu'elle y occupe un rôle de premier plan : Professeure d'université retraitée, elle ne rate jamais l'occasion de faire un exposé dont chacun se délecte et l'écoute en restant accroché à ses lèvres ... jusqu'à l'heure du dessert, car souvenons-nous que nous sommes à *l'Entre deux mondes* où les plaisirs de bouche passent avant tous les discours !

- Madeleine qui, de sa grande minceur, avance « *piano – pianissimo* » et dodeline nonchalamment comme pour faire danser encore peu cette fameuse carrière de comédienne qu'elle traîne derrière elle (il faut dire que la moyenne d'âge des membres de la troupe sent davantage le formol que la rosée du matin et qu'elle figure parmi les aînés du groupe). Cela étant, elle anime à ses heures sur une radio privée, une émission dédiée à la littérature et s'adonne encore avec talent à la peinture.

- Alexis : ni Verlaine ni Rimbaud, il tient un peu des deux cependant. Difficile de savoir si son spleen est lié à son actuelle solitude de célibataire ou l'actuel non-emploi qui fait de lui un chômeur. Il n'en reste pas moins d'agréable compagnie, toujours prêt à converser sur tous les sujets et prompt à parler des cours de peintures qu'il a suivis, de ceux qu'il suit aujourd'hui ou de ceux qu'il suivra peut-être demain. Toutes les académies du royaume ou presque l'ont compté comme élève. Sans se prendre au sérieux, il participe parfois à une exposition ...

- Victor qui semble tellement heureux de quitter sa tanière. Heureux de ces repas animés qui lui font oublier durant quelques instants tous les maux qui l'accablent. C'est qu'il ne s'en plaint guère, mais il souffre vraiment de cette garce de maladie et du cortège de complications qui l'accompagne. Ici, il se sent bien. Même sans avoir à prendre la parole, il tient souvent la vedette. Grâce aux photos de ses œuvres révélées par Louis, son travail d'artiste est connu de la troupe et il se sent chez lui *ici, c'est comme une seconde famille !* aime-t-il à répéter.

- Louis, dont l'heure de la retraite devrait sonner bientôt et n'est ni impatient ni inquiet de la chose. Il aime simplement rappeler : *je me dois de respecter la date de péremption inscrite là sur mon front !* Afin de rassurer ceux qui s'inquiète de l'avenir de la troupe il répète : *je me souviendrai de l'adresse à l'heure du déjeuner, croyez-moi !*

Si cette liste ne mentionne que les plus assidus à notre table ronde, elle n'exclut cependant pas les autres actrices et acteurs qui apportent ponctuellement leur contribution au spectacle :

- Berthe, l'épouse de Louis qui expose quelques-unes de ses œuvres dans la salle et vient souvent déjeuner le vendredi à la plus grande satisfaction de son époux comme des autres convives qui apprécient ses toiles autant que son petit côté *pince-sans-rire*.

- Séraphine et ses énormes lunettes qui ont bien du mérite à tenir en place posées sur un nez aussi court d'autant que sa la langue s'agite au même rythme que le cœur d'un colibri devant le nectar d'une fleur épanouie: un véritable moulin à paroles.

- Théophile, le quincailler du coin qui délaisse parfois sa boutique pour se joindre à la troupe.

- Valentine, une femme encore jeune, qui vit comme un calvaire sa charge de prof' d'univ' et comme une délivrance ses repas à l'*Entre deux mondes*. À chaque fois qu'elle y vient, elle annonce solennellement : *aujourd'hui, je serai raisonnable, je ne prendrai qu'un plat !*. mais à l'heure du dessert, incapable de résister, elle en commande un qu'elle consomme sur place suivi d'un second qu'elle emporte chez elle. Bien qu'elle affirme haut et clair « *celui-là je me le garde pour ce soir* », certains la soupçonnent de l'engloutir à l'abri des regards bien avant d'avoir rejoint son logis. A chaque fois elle ponctue son déjeuner de la même manière : *je sais que ce n'est pas raisonnable, mais c'est vraiment trop bon !*.

Sur ce dernier point, tous sont d'accord avec elle : ce n'est pas raisonnable, mais c'est vraiment trop bon !

Ah ! Cette fameuse table ronde et son panel coloré de clients bienveillants qui de leurs différences forgent tout un spectacle. Un spectacle auquel d'autres clients assis à d'autres tables aimeraient participer tant les discours et les éclats de rire leurs chatouillent les oreilles à en rendre jaloux.

L'hiver est loin derrière et le printemps lui-même touche déjà sa fin. À force de tant se distraire, personne n'a vu le temps passer ni l'été arriver : bientôt l'*Entre deux mondes* refermera ses portes pour un mois tout entier.

Certains s'en réjouissent, mais d'autres s'en inquiètent et s'interroge d'un *que vais-je manger, alors ?* qui signifie plutôt un *que vais-je devenir pendant tout ce temps ?*

Victor appartient, on s'en doute, à cette seconde catégorie ...



## Été 2019 : le thermomètre prend feu !

Jamais de mémoire humaine ni de statistiques de l'institut royal météorologique le pays ne connut un été aussi chaud : plus de 40° à l'ombre !

Victor, seul chez lui, ne peut plus résister à ce climat indigne de nos latitudes : il est hospitalisé en urgence où il reçoit le verdict sans appel qu'énoncent les médecins: son état santé ne lui permettra plus (plus jamais) de vivre seul chez lui. Le placement en maison de repos est devenu inéluctable ! Bien plus qu'un diagnostic, c'est une sentence qu'il s'entend prononcer. Il est très affaibli, mais parfaitement conscient de son état et du flot de conséquences qui en découlent : il se résigne. Louis est à ses côtés.

Le dicton *un malheur ne vient jamais seul* est fort heureusement contredit par les événements qui s'enchaînent : avec l'aide des services sociaux de l'hôpital complété de la sagacité dont Louis peut faire preuve, une place s'ouvre à lui dans le home jouxtant l'*Entre deux mondes*, à deux pas de chez lui.

Ainsi, pourrait-on dire, dans ce vilain cauchemar, on ne pouvait rêver mieux !

Sachant qu'il ne rentrera plus chez lui, Victor a rapidement convenu de vendre son logis à un jeune artiste que nous connaissons bien : « *je voulais que ça reste un lieu de création* » dit-il en ajoutant : *s'il est d'accord, peut-être pourrais-je y retourner parfois ... quand ça ira mieux !* Hélas, si la vente de ses murs est conclue, rien n'est dit rien quant au sort réservé au contenu : les sculptures, les objets africains, les souvenirs d'une vie tout entière.

L'urgence était de sauver sa peau et c'est ce qui fut fait !

## Quelques jours se passent

A la grande surprise de tous, Victor semble s'accommoder assez bien de cette situation nouvelle qu'il découvre à sa sortie de l'hôpital. La sécurité et le confort qu'il ressent dans ce lieu lui procurent une quiétude inespérée. Il est à bout de forces, mais paisible. Les épreuves redoutables auxquelles il devait se confronter quotidiennement chez lui pour sortir de son lit, s'habiller (enfiler chaussettes, chemise et pantalon sans perdre l'équilibre), préparer un frugal repas, tomber, se relever, s'agripper au déambulateur avant qu'il ne s'esquive ... tous c'est terribles combats, d'autres les mènent avec lui ou pour lui désormais : infirmière, aide-soignant, kinésithérapeute. Tout un petit monde à son service !

Au gré des quelques forces qui lui reviennent resurgit également l'envie de retourner dans son ancien chez lui.

Ses désirs sont changeants autant que les priorités qu'il énonce : un jour c'est de nettoyer *son bazar*, comme il dit. Un autre, c'est de récupérer quelques objets intimes (une photo de Julia, la facture du dernier poste à souder qu'il ait acquis. Un autre jour encore, c'est de préserver ses masques africains ou d'achever les sculptures en souffrance.

Alors que des aspects de la vie quotidienne lui donnent satisfaction (la qualité des repas s'améliore et le personnel est chaque jour plus aimable, dit-il), être privé de son « chez lui » devient une souffrance qui grandit en lui au point de le pousser à du déraisonnable : récemment, à moitié dévêtu, il est sorti seul en rue et s'est effondré sur le trottoir épuisé par l'effort d'avoir marché trois pas. Inquiet de son état physique comme d'une santé mentale peut-être défaillante, le personnel du home lui interdit depuis toute sortie non accompagnée : Après l'autonomie fortement limitée, c'est à son indépendance que s'en prend la vieillesse.

*Ah ! La vieillesse ; ce mal qui n'affecte que ceux qui ont la chance de ne pas mourir jeunes ...*

\*\*\*

La température est maintenant redescendue sous les 32° et *l'Entre deux mondes* se prépare à rouvrir ses portes. La table ronde va donc bientôt retrouver la troupe.

En effet, la troupe est là dès le jour d'ouverture. Chacun porte un carquois rempli de mille et une péripéties qu'il voudrait lancer sur la table comme une flèche décochée: Souvenirs de vacances, anecdotes de voyages, bulletin de santé des un(e)s et des autres, récit des lectures achevées, inventaire des expositions à ne rater sous aucun prétexte et, le lieu l'impose, rapports circonstanciés de tous les mets consommés auprès de la concurrence durant l'été.

Pas de doute, la troupe est en état de remonter sur scène !

## Des funérailles particulières

Avec le récit des récentes mésaventures infligées à Victor, cette nouvelle souffrance qu'implique la perte de son chez lui est bien comprise de tous. Si chacun sait que la vie n'est pas un livre dans lequel les pages peuvent se tourner à l'envers, nos joyeux troupiers, eux, font le choix d'en poursuivre la lecture et d'avancer dans la vie.

Est-ce de la bouche de Tiago, de l'esprit de Juliette ou du délire de Louis qu'a surgi cette idée saugrenue ? qu'importe, ce qui est sûr, c'est pour une idée saugrenue, c'est une idée saugrenue: aider Victor à faire le deuil du 35 de la rue de l'Entonnoir en procédant aux funérailles de son ancien logis ...

Comment habillerait-on le mort pour la cérémonie, se demande Juliette au moment où Tiago imagine rédiger le faire part qu'il diffuserait dans la presse. Agathe, elle, s'inquiète davantage de la longueur du trajet qu'emprunterait le cortège et de la manière dont elle s'habillerait pour pareilles circonstances.

Alors que les lunettes de Séraphine s'embuent des quelques larmes qu'elle ne peut retenir (résurgence de l'émotion connue lors d'autres funérailles, sans doute) Madeleine lui dit *enfin, ressaisis-toi, nous parlons de funérailles fictives !* Elle enchaîne : *d'ailleurs, c'est en présence de Victor que nous devrions tenir cette conversation, ne trouvez-vous pas ?*

La proposition est adoptée à l'unanimité des membres de la troupe qui se rendent aussitôt chez Victor afin de lui soumettre ce projet farfelu qui a germé en eux.

La pièce où il séjourne est étroite et peine à contenir l'escouade. Victor, allongé sur son lit et tout surpris de la visite, s'interroge : que me veulent mes amis ? À l'écoute de leur projet fantasque, il lève les yeux au ciel en disant : *pas de doute, il y a plus fou que moi !*

S'en suit un moment de silence. Tiago, d'habitude si porté sur le verbe, se tait au même titre que Louis d'ordinaire prolix. Séraphine, même Séraphine dont on connaît pourtant la légendaire tendance logorrhéique, est muette comme une tombe (terme de circonstance).

L'oeil de Victor font des allés/retours entre la troupe et le plafond : il cogite, il réfléchit !

Soudain il rompt le silence : *l'Entre deux mondes pourrait préparer quelque chose, des amuse-gueule enfin, ... des amuse-bouche*. Ses lèvres esquissent un sourire malicieux. Il poursuit : *pour les fleurs, il faudra demander à Berthe de s'en occuper. Elle fera ça très bien !*

Ainsi, durant une heure entière, cette bande de joyeux déjantés débattent le plus sérieusement du monde de l'enterrement d'un ... bien immobilier ; un délire collectif !

Le vendredi suivant, comme pour s'entraîner au futur défilé, une délégation de délirants troupiers vient embarquer Victor sur un vieux fauteuil roulant digne de la guerre de quatorze, mais qu'importe. L'arrivée à *L'Entre deux mondes* fait d'avantage figure de joyeuse entrée que de cortège funèbre : tous les clients présents dans la salle le saluent au passage. On peut même entendre crépiter quelques applaudissements.

La grande table ronde semble soudain minuscule au regard du nombre de convives qui s'y agglutinent aujourd'hui (il faut dire qu'on a ameuté la troupe). Serrés les uns contre les autres, mais ravis d'être ensemble, ils prêtent peu d'attention au menu, car l'essentiel est ailleurs : l'organisation des funérailles du bien sis au 35 de la rue de l'Entonnoir.

Les idées fusent de partout : le discours qu'il conviendra de faire en flamand comme en français, la demande d'interdiction de stationnement à prévoir dans la rue du défunt, les quelques restes de l'immeuble à mettre en sachets et à distribuer aux membres du cortège le jour venu, les masques africains dont chacun pourrait se parer le temps d'une homélie laïque suivi d'un morceau des Rolling Stone que nous jouerait Tiago, etc.

Silencieux jusqu'ici, Victor se redresse brusquement en agitant sa canne en direction du plafond et s'exclame : *un peu de calme, je vous prie. Nous parlons d'une chose très sérieuse et vous oubliez l'essentiel !* Chacun reste pantois et s'interroge sur ce qu'est l'essentiel qu'ils auraient oublié quand Victor reprend : *nous n'avons pas encore communiqué notre choix pour le dessert : si nous tardons, il n'y en aura plus, que diable !* C'est qu'il avait raison : le bougre. Commande fut passée sans plus attendre.

Enfin, c'est autour de cette incontournable mousse aux trois chocolats qu'ils s'accordent sur la date des funérailles : *Le 11 novembre*, lance Victor, *ça fera concurrence au soldat inconnu !*

\*\*\*

*Bien que l'évènement relaté ne se soit jamais réellement produit, il a bien existé dans la tête et dans l'âme des compères de la table ronde, car, à l'Entre deux mondes, chacun sait qu'on navigue bien souvent entre le réel et l'imaginaire grâce à cette rue pentue qui fait la transition entre le monde d'en bas et le monde d'en haut, pour autant qu'ils existent ...*

*Remerciements à*

*Tous ceux dont je n'ai pas parlé,  
Tous ceux qui figurent dans le texte sous un nom d'emprunt et sous les  
traits forcés de la caricature (qu'ils me le pardonnent),  
tous les autres ...*

*Si l'inspiration est l'un des temps de la respiration : grâce à eux,  
grâce à vous, je n'ai pas manqué d'air !*

*Gébé – novembre 2019*